

Utreïa !

► 1 octobre 2016 - N°1441

PAYS : France  
PAGE(S) : 52,53,54,55,56,57,58...  
SURFACE : 819 %  
PERIODICITE : Trimestriel



À la croisée des chemins

“ Réparer  
le tissu déchiré  
du monde ”



Illustration  
David DESPAU

Rencontre  
avec  
Abdenmour  
Bidar



**N**ormalien, agrégé et docteur en philosophie, enseignant en classes préparatoires et à l'université, puis haut

fonctionnaire, un temps producteur à France Inter et à France Culture avant d'être nommé en mars 2016 inspecteur général de l'Éducation nationale, Abdennour Bidar est l'auteur de nombreux essais comme *Un islam pour notre temps* (Seuil, 2004), *Self Islam, histoire d'un islam personnel* (Seuil, 2006), *L'islam sans soumission, pour un existentialisme musulman* ([Albin Michel](#), 2008), *L'islam face à la mort de Dieu, actualité de Mohammed Iqbal* (Bourin, 2012), *Histoire de l'humanisme en Occident* (Armand Colin, 2008), *Plaidoyer pour la fraternité* ([Albin Michel](#), 2015), *Lettre ouverte au monde musulman* (Les Liens qui Libèrent, 2015), *Les Tisserands, réparer ensemble le tissu déchiré du monde* (Les Liens qui Libèrent, 2016).

Retour sur un parcours atypique et un certain regard sur l'évolution spirituelle du monde.

**Bernard CHEVILLIAT** : Dans votre nouveau livre, *Les Tisserands*, vous affirmez que, face au désenchantement généralisé, partout se lèvent des "résistants" qui veulent recréer les liens nourriciers que sont le lien à soi, le lien de fraternité et de coopération et le lien privilégié à la nature. Vous proposez de "relier tous ces relieurs" et d'insuffler une dimension spirituelle à ce mouvement de fond. Vous avez déjà évoqué votre parcours dans *Self Islam* mais à suivre aujourd'hui votre réflexion, on comprend que votre propre parcours a largement contribué à l'alimenter. Pourriez-vous nous parler de cette lente maturation et de l'influence qu'ont eue sur vous les choix de votre mère ?

Abdennour BIDAR : Aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, la vocation mystique de ma mère m'apparaît comme une évidence. Médecin généraliste au Puy-en-Velay, dans son Auvergne d'origine, devenue homéopathe au mitan de sa carrière, elle a toujours su se montrer à l'écoute de tous ceux qui venaient se confier à elle. Fondamentalement intellectuelle et cérébrale mais pétrie d'humanité et imprégnée de catholicisme, elle s'est très tôt engagée avec ardeur dans une double quête de l'esprit et du cœur. Et c'est ainsi qu'elle a rencontré, à Clermont-Ferrand, un petit groupe de guénoniens qui lui a fait découvrir l'œuvre de René Guénon (1886-1951). Ce fut pour elle un choc radical et définitif. Elle l'a très vite considéré comme un *arif bi-Llab*



(un "connaissant par Dieu"). Et d'ailleurs, je dois préciser que je le vois toujours, moi aussi, comme tel. Elle avait appris qu'il était devenu musulman, ou plus exactement soufi, et qu'il vivait au Caire, et, à sa suite, elle a choisi de se rattacher à l'islam, même si dans l'œuvre de Guénon, il y a beaucoup plus de considérations sur la franc-maçonnerie ou l'hindouisme que sur l'islam. Au milieu des années 1960, elle a donc lu avec passion Titus Burckhardt, Frithjof Schuon et tout ce qui était alors paru sur Ibn 'Arabî ou Mohammed Iqbal, qu'elle a découvert au travers d'Éva de Vitray. Elle s'est inscrite dès lors dans un islam très intériorisé sans pour autant se rattacher à une *tariqa*. De fait, elle est restée libre et indépendante tout en me faisant grandir dans un islam très rigoureux. Mon enfance fut ainsi une longue conversation spirituelle avec ma mère. Nous avons évolué un peu comme dans une bulle, un monde spirituel ou imaginal, hors du monde sensible, un univers extérieur vers lequel je devais aller mais qui ne m'intéressait pas beaucoup.

**Vous avez alors, à l'égard du monde moderne, un a priori très négatif...**

Absolument et il ne m'a quitté que beaucoup plus tard, lorsque je suis sorti de la *tariqa* soufie à laquelle je m'étais rattaché. À l'instar de Guénon et dans le sillage de ma mère, j'ai longtemps considéré le monde moderne comme une anomalie. Un monde possédé par le règne de la quantité, le matérialisme, et où beaucoup de choses tournent à la parodie du spirituel. Grâce à ma mère, j'ai grandi dans un ailleurs qui n'est pas géographique. À mes demi-sœurs, frères et à moi-même, elle a ouvert les portes d'un espace béni dans lequel nous pouvions pénétrer de manière très simple et quotidienne. Elle s'est mariée avec celui qui m'a reconnu comme son fils et donné son nom de famille – Bidar –, un homme singulier, très différent d'elle, et qui avait, si je puis dire, le bénéfice de la foi du charbonnier. J'ai beaucoup appris à son contact. Membre du *jamaat tabligh*, un mouvement

piétiste et prêcheur né en Inde, il avait une puissance de conviction et une rhétorique très impressionnante... mais un peu radicale.

**Dans vos écrits, on voit que plusieurs thématiques du soufisme sont récurrentes. Vous évoquez volontiers la question de l'unicité de l'Être, chère à Ibn 'Arabî, vous parlez des mystères de la lettre *Nûn* ou du *barzakh* (l'isthme entre les deux mondes)... Toutes références qui font écho à la culture soufie.**

Indéniablement, c'est mon fil d'or. Ces thèmes sont imprégnés en moi depuis toujours et ce sont eux qui donnent le *la* fondamental sur lequel je me repère, qui orientent mon intuition, nourrissent mes écrits et inspirent toutes mes prises de position dans l'espace public. Pour reprendre le symbole de la lettre *Nûn* ("noun", notre N), je pourrais même dire qu'il suffit – de par son symbole et sa graphie avec le point qui émerge d'un demi-cercle – à définir ma perspective. Il y a là quelque chose de l'ordre métaphysique et intemporel et qui dit aussi quelque chose sur l'instant présent, sur le temps. En "fond d'écran", toutes ces notions restent très importantes pour moi. Ce ne sont pas des abstractions mais des réalités d'un autre ordre, présentes au cœur. Des fondamentaux dans lesquels s'est cristallisé l'essentiel de mon être au monde. Ils sont mon port d'attache: je navigue au large mais je sais toujours où ils se trouvent et où je me trouve par rapport à eux.

**À peine arrivé à Paris à l'ENS (École normale supérieure), en section philosophie, avec l'examen en point de mire, vous refusez, une fois reçu, d'intégrer l'école et vous cherchez concomitamment – ce que votre mère n'a pas fait – un rattachement initiatique. Pourquoi ce refus et cette démarche ?**

Je ne refuse pas mais je n'y vais pas, parce que cela ne m'intéresse pas intellectuellement. Je trouve aussi que cette intellectualité moderne et rationaliste relève du "bac à sable" face à la



spiritualité soufie ou hindoue qui m'a nourri, et d'une compétition intellectuelle puérile, gratuite et dérisoire. Et puis j'arrive à Paris en classe prépa avec Laurence, qui va devenir ma femme pour de très nombreuses années et jouer un rôle considérable dans ma vie. C'est d'abord une histoire d'amour extraordinaire et elle va contribuer à me socialiser. Laurence devient ma muse envers le monde, la Béatrice qui me fait sortir de ma bulle et m'offre tous les codes que je n'avais pas acquis jusqu'alors.

**Vous avez à peine 17 ans et l'arrivée en classe prépa s'avère difficile...**

Auparavant, j'avais toujours été un excellent élève, et en prépa, je le suis moins. Je vois se dresser devant moi ce magistère de la philosophie rationaliste qui m'apparaît erroné et usurpateur. J'avais tenté le concours de l'ENS de Fontenay et, par miracle, je l'avais eu. Je m'étais décidé à faire des études de philo parce que c'était la matière la plus proche de ce que je savais faire : réfléchir et méditer. Dans le même temps, j'ai aussi recherché un rattachement initiatique car j'ai intégré l'idée que l'on ne peut pas cheminer seul et qu'il faut un guide. Un ami de ma mère – un homme remarquable, au savoir encyclopédique, ayant beaucoup travaillé sur la langue arabe – qui était dans une *tarîqa* va me mettre sur la voie. Pendant dix-huit mois, il m'a néanmoins fait patienter dans l'antichambre. Tous les dimanches, j'allais le voir à Sartrouville et nous priions, nous nous promenions ; il m'a introduit à la pensée des maîtres du passé. Puis un jour, il m'a enfin dit que je pouvais entrer dans la confrérie, ce que j'ai alors fait par l'entremise du *moqaddem* (lieutenant) qui représentait ici le maître résidant au Maroc.

**Dans *Self Islam*, vous expliquez qu'après sept ans d'intensité mystique, vous entrez en conflit avec ledit représentant et que vous recouvrez votre liberté. N'aviez-vous pas surtout besoin de vous libérer d'un**

**cadre culturel et culturel, très formaliste, qui vous avait été donné ou inculqué dès votre plus jeune âge ?**

Ce fut très violent. Quand je suis parti, on a instruit contre moi une sorte de procès stalinien et j'ai mis plusieurs mois à renaître de cette mise à mort. Il est vrai que j'étais encore très jeune, très orgueilleux et peu enclin au compromis. Mais quand je me suis enfin réveillé de ce choc, de ce coma, je me suis retrouvé libéré. Et j'ai compris alors ce qui m'était arrivé : ayant grandi dans la vénération du soufisme, des histoires de maîtres et de disciples, d'initiation, il avait fallu que je passe par là... puis que j'en sorte, en l'occurrence avec pertes et fracas, pour arriver enfin à la prise de conscience que "tout est là", à l'intérieur de soi, et que le reste autour n'est que du décorum. Bref, il avait fallu que je passe par ce qui symbolisait à mes yeux les formes nécessaires de la vie spirituelle, que j'avais quelque peu idéalisées auparavant, pour m'en libérer.

**Vous dites que vous alliez de réunion en réunion, que vous priiez beaucoup et que cela conditionnait toute votre vie au quotidien.**

Dans cette voie soufie, et je crois que ce n'est pas une exception, on est en effet à part du monde et on entend un discours élitiste affirmant qu'on a le maître qui détient le *sirr* ; le secret de la réalisation spirituelle, et qu'il est le plus grand des maîtres du moment. C'est un peu comme dans la plupart des *turuq*, on fonctionne en vase clos, de manière très communautaire et les liens avec l'extérieur se distendent parce que l'on est excessivement occupé par la vie et les rites confrériques. Après l'agrégation, Laurence et moi, nous étions professeurs de philosophie et déjà parents de deux garçons que nous avons eus très jeunes. Entre obligations ordinaires, temps de prière et de *dhikr* (méditation orientée par la récitation de formules sacrées) – deux heures en moyenne –, notre quotidien était effectivement très chargé. Mais je dois aussi à la vérité de dire que cette vie confrérique donne beaucoup



d'énergie, communique fraternité et joie. Je m'en suis beaucoup nourri et sans doute fallait-il que je parcoure tout cet itinéraire pour aller jusqu'au bout de cet héritage initiatique avant que je ne m'autorise à creuser un sillon plus personnel.

**Vous revendiquez un islam "choisi", non forcé ou contraint...**

Plus exactement, je me dis alors que ma quête n'a pas encore de nom, et doit être entreprise au-delà des formes existantes ou historiques – la tradition religieuse et initiatique de l'islam – même si je peux en trouver des ferments dans cette tradition. Mais des ferments de quelque chose à naître, comme si ce quelque chose, qui est présent dans l'islam, n'était pas encore né. Et dans une certaine mesure, j'en suis encore là.

**Dans votre ouvrage sur *L'islam sans soumission*, vous rappelez le verset souvent oublié : "pas de contrainte dans la religion"...**

Oui, et il a pour moi le même accent que le "aime et fais ce que tu veux" de l'abbaye de Thélème. C'est une parole qui dirige l'être vers une forme de liberté qui est probablement la plus difficile à obtenir, la liberté spirituelle. Elle implique une profonde autodétermination à partir du cœur conscient, de notre Être le plus intime et le plus singulier, et une vraie culture spirituelle dont j'essaie de proposer un certain nombre de linéaments car, de plus en plus clairement, la question se pose pour beaucoup de femmes et d'hommes de savoir comment s'aventurer aujourd'hui dans cette liberté spirituelle.

**L'islam distingue trois grandes perspectives ou attitudes nommées *Imân*, *Islâm* et *Ihsân* – la foi (l'acceptation de l'Unité), la loi (la "soumission" à l'Un) et la voie de l'excellence bienveillante qui doit irriguer les deux premières. Comme le font beaucoup de soufis, vous semblez, dans vos écrits, mettre presque exclusivement l'accent sur le troisième – en fait un terme presque**

**indéfinissable – qui ressort de la quête de perfection...**

Absolument. J'avais toujours eu une vision de *Ihsân* qui était en quelque sorte verticale et personnelle mais, aujourd'hui, je la fais basculer dans le champ de l'histoire. Cette aspiration demeure certes personnelle mais elle devient surtout collective. À mon sens, c'est comme si, durant les ères religieuses, quelque chose avait été préfiguré ou anticipé d'un état d'excellence spirituelle fait de liberté, de créativité, de fraternité, de connaissance de soi et d'éveil intérieur, qui était visé autrefois par une élite d'initiés mais vers lequel, à présent, une multitude d'individus cherchent à se diriger – d'une façon encore un peu confuse et chaotique...

**"Le temps des autodidactes spirituels est venu", affirmez-vous. Vous dites même, non sans esprit de provocation, que ceux que vous appelez les Tisserands – ceux qui vont, selon vous, contribuer à "réparer le tissu déchiré du monde" – doivent tranquillement et librement "se servir dans les coffres des Pyramides". Vous désignez ainsi les lieux du savoir et de la puissance mais aussi, peut-être, les coffres de la tradition. N'y a-t-il pas là, comme vous le soulignez aussi, un risque d'ignorance et de péché d'orgueil ? C'est précisément la vocation des confréries – ou des collectivités en général – de prévenir tout illuminisme.**

Une autre image directrice pour moi est celle de la matrice: nous sortons à présent des matrices religieuses et initiatiques... Et c'est un accouchement dans la douleur. Les vieilles formes résistent, refusent de mourir et se crispent de manière violente. J'ai le sentiment que nous sommes dans des séries de matrices enchâssées les unes dans les autres comme des poupées russes – matrices du corps, de la famille, de la société, de la culture, de la tradition, du temps et de l'espace, de la planète, de l'univers – et que, de naissance spirituelle en naissance spirituelle, nous sortons de



ces matrices. L'histoire de l'humanité est celle de l'émergence hors de ces matrices successives dans lesquelles nous sommes en gestation, individuellement et collectivement.

**Vous avez donc de la religion une vision évolutive...**

Absolument, et c'est aussi pourquoi je ne partage pas la vision de la sortie de la religion qu'a décrite la modernité. Elle en fait une table rase, une création ex nihilo, alors que j'affirme que l'humanité a grandi dans ce type de matrices religieuses à l'intérieur desquelles notre être a grandi, notre humanité a évolué de façon ascendante vers ce que Teilhard de Chardin appelle un "être plus". À nous tous de méditer pour comprendre dans quel état ontologique et existentiel on s'extirpe des matrices, et de quoi aujourd'hui nous sommes tous en train de sortir – et dans quel état de nouvelle maturité spirituelle. Nous sommes des nouveau-nés.

**Au travers des "matrices", on revient à un thème qui vous est cher, celui de la *Rahmah*, "la miséricorde" en arabe, et du rapport à l'*er-Rahmân*, *er-Rahîm* (souvent traduit par "le Miséricordieux et le Clément") qui inaugure chaque sourate du Coran, et qu'André Chouraqui proposait de traduire justement – en s'inspirant de la racine hébraïque commune – par "matriciant" et "matriciel", pour montrer l'étroite imbrication de la fonction génératrice du Dieu "Créateur par Amour" et "Sauveur par Miséricorde"<sup>1</sup>...**

Revoilà la lettre *Nûn* avec le point qui s'extrait du demi-cercle! Ce point qui s'élève et qui, au départ, s' imagine comme un atome d'être, déjà constitué et autonome... Alors que le point du *Nûn* doit grandir et s'ouvrir en un cercle qui contient l'univers. Ne pas le comprendre, croire que "l'individu" est déjà tout ce qu'il doit être, c'est la mésaven-



ture même de la modernité qui s'est autodéfinie, pour reprendre une expression d'Alain Renaut, comme "l'ère de l'individu". Il était cependant prévisible que l'être s'extrayant des matrices religieuses allait abuser de son nouvel être au monde. Parce qu'il est dans la situation, ontologiquement inédite à l'échelle de l'histoire, de s'autodéterminer, et qu'il a – un peu comme celui qui sort de prison et croit que tout est désormais possible – l'illusion et l'ivresse d'être détenteur d'une liberté nouvelle, d'une capacité d'agir renouvelée et d'une volonté de puissance illimitée. En réalité, cette liberté nouvelle demande à être accueillie dans une culture spirituelle qui peut mettre l'individu en situation d'accéder à un véritable processus d'individuation. Ce n'est pas facile d'être un "individu" – comme le dit Mohammed Iqbal. Il n'y a d'individualité véritable que celle dont le nom est "Allâh", l'Être des êtres, l'Être ultime que chacun porte au fond de lui et qu'il s'agit de faire émerger, ou à partir duquel il s'agit de renaître... Mais notre modernité s'est focalisée sur un individu décentré – un petit ego loin de l'Être ultime, une petite individualité ignorante et égoïste au lieu de l'individualité ultime – et le résultat, nous le voyons dans tous les désordres provoqués par notre civilisation sur tous les plans, par exemple sur le plan sociopolitique avec des sociétés livrées à l'individualisme, à la guerre et au tous contre tous. C'est la réflexion que j'ai essayé de conduire dans *Comment sortir de la religion*: notre modernité est la suite des mésaventures d'une "ère de l'individu" non maîtrisée, qui édifie d'un côté des sociétés de masse ou celui-ci est nié, et des sociétés totalitaires, où il l'est tout autant, et d'un autre côté, qui fabrique des individus atomisés et immatures que la société chosifie complètement.

**D'où le risque, une fois encore, de picorage autodidacte ?**

Toute la difficulté réside dans la construction d'un véritable "je spirituel", et dans le passage

1. Formules de Frithjof Schuon dans *Comprendre l'Islam*, Gallimard, p.82. Le même auteur relève que "le Nom *Rahmân* est comme le ciel lumineux, et le Nom *Rahîm*, comme un rayon chaud venant du ciel et vivifiant l'homme".



du *je* au *nous*, c'est-à-dire dans la construction d'un projet spirituel collectif – qui laisse chacun libre de s'autodéterminer tout en lui assurant la solidarité de tous au service de ce projet d'accomplissement spirituel. C'est pourquoi il est important de montrer, et c'est ce que j'essaie de faire dans *Les Tisserands*, que c'est en créant des milieux où l'on va pouvoir vivre une nouvelle sociabilité spirituelle – des lieux et milieux de vie spirituelle où l'on se rend "libres ensemble" au lieu d'obéir à des dogmes, des normes, des maîtres, comme avant – que l'on pourra se donner mutuellement les moyens d'être des autodidactes spirituels. Clairement, quelqu'un qui voudrait s'aventurer tout seul vers cette liberté risque de se brûler les ailes.

**L'idée des *Tisserands*, c'est donc d'accompagner cette "sortie" de la religion, cette éclosion matricielle. Vous affirmez que pour essayer de délivrer des "liens qui ligotent" et "réparer le tissu déchiré du monde", il faut partir du triple lien – sphères du moi, d'autrui et du monde – dans lequel évoluent les individus et travailler dans chacune de ces sphères pour accompagner les êtres souvent en déshérence.**

Pour moi, l'autodidacte n'est pas un solitaire. Il n'est pas livré à lui-même. Mon interrogation est la suivante : comment faire en sorte que l'individu ne se perde pas sur le chemin de la liberté spirituelle ? Je me suis rendu compte qu'il y avait trois liens qui l'"assurent" – comme on le fait pour une escalade. Ces trois liens sont le lien à soi, aux autres, à la nature et à l'univers. Il y a d'abord la culture du lien à soi – par la méditation, l'autoquestionnement, le dialogue avec autrui qui permet aussi de clarifier ce qui se passe en soi et qui l'on est, ou ce que l'on cherche à devenir. Il y a ensuite la qualité de la relation à autrui – qui demande à être cultivée aussi par la bienveillance, la tolérance, l'empathie, la fraternité, le partage – afin de contribuer à nous éveiller à notre Être le plus profond, qui est tout autant amour que connaissance. Vient ensuite l'inscription méditative de l'homme

dans la nature, qui va lui aussi contribuer à nous éveiller à notre Être intérieur, et en lui donnant de plus en plus de moyens de s'exprimer, de s'extérioriser, de s'incarner dans notre individualité, de telle sorte que grâce à cela l'on puisse vivre de façon toujours plus libre – c'est-à-dire autodéterminée à partir de son propre centre. L'idée de liberté reste maîtresse, et fondamentalement directrice, mais elle implique une culture spirituelle – par la culture du triple lien – qui "assure" l'individu sur le chemin de liberté qui se trace au fur et à mesure qu'il avance. Si je trouve dans ma relation à autrui des bénéfices mutuels, si j'ai le sentiment que j'ai établi une circulation avec ma propre intériorité et si je retrouve un rapport plus harmonieux avec la nature, alors grâce à toutes ces communications intérieures et extérieures, je pourrai m'avancer avec confiance dans cette aventure de la liberté. Je crois par conséquent que la modernité a eu raison de nous proposer le pari de la liberté et de l'individualité mais nous nous y sommes aventurés sans en mesurer le caractère extrêmement redoutable, et sans culture spirituelle. Marcel Gauchet disait dans *Le désenchantement du monde* : "Plus on sortira de la religion, plus on aura besoin de se retourner." Plus on aura à aller chercher vers l'avant, plus on aura besoin du passé mais d'un passé revisité... Car les religions et sagesse du passé nous parlaient déjà de tous ces liens. Cependant, dans les conditions de la vie contemporaine, ils sont aussi à réinventer. J'ai d'ailleurs trouvé symptomatique, dans ma propre quête, d'avoir eu besoin d'aller chercher quelque chose d'aussi ancien que des liens religieux et initiatiques pour arriver finalement à les métamorphoser en tout autre chose.

**Le premier lien, dites-vous, a pour image l'*ouroboros* grec, le serpent qui se mord la queue, le cercle de la quête intérieure, de la "montée vers le fond" d'Eckhart et du père Le Saux...**

Cette image de l'*ouroboros* m'accompagne depuis longtemps. Ma mère lisait Louis Charbonneau-



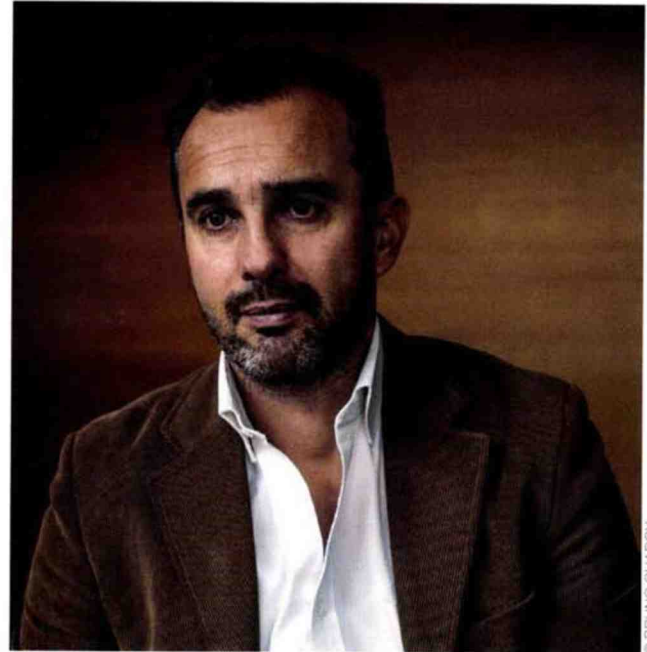
Lassay et son *Bestiaire du Christ*, qui est un livre-culte. En lien avec cette image, il y a l'idée de Mohammed Iqbal qui est décisive pour moi, c'est celle d'immortalité. Fondamentalement, je n'ai jamais cru en la mort. C'est une abstraction pour moi mais pas au sens habituel : non pas quelque chose de lointain et de théorique mais quelque chose qui est démenti par l'expérience la plus profonde que j'ai appris à faire de moi-même... Ce qui ne veut pas dire que, psychiquement, je ne la craindrai pas le moment venu ; toutefois, ce qui se passe dans mon psychisme ne m'a jamais beaucoup intéressé – c'est l'écume de l'Être, un niveau de conscience superficiel que l'on peut quitter pour des régions plus profondes en soi.

**La mort n'existe pas parce que "rien ne se perd, rien ne se crée et tout se transforme" ?  
C'est l'idée du retour au Soi ?**

*Lourobobos*, c'est l'idée que l'immortalité se cultive à partir du moment où l'on trouve des liens – et notamment le lien à soi qui est une véritable fontaine de Jouvence – qui sont de réelles opportunités de régénération. Lorsque l'on a creusé jusqu'à la source d'eau vive en soi, dont parle le Christ, la mort du corps ou, chaque nuit, le sommeil de la conscience sont des événements sans grande importance. Des moments de "petite nuit" dans la grande lumière.

**On rejoint la notion du non-dualisme de l'*Advaita vedânta*: la *Mâyâ* (l'illusion) voile le Soi qui est notre être véritable, et "l'illusion de la vie ordinaire", dénoncée par Guénon, masque le Réel...**

Avant de s'intéresser au soufisme, ma mère s'est intéressée à Sri Aurobindo puis à Ramana Maharshi et à Mâ Ananda Moyî. Et aujourd'hui, si on me demande quel est mon maître, je réponds que le Maharshi est mon grand-père ou mon grand frère. J'avoue que, parfois, je parle de lui de manière trop expéditive, en disant qu'il ne conseillait rien si ce n'est de se poser la question : "Qui suis-je ?" Ce qui est une façon un peu



© BRUNO CHAROY

maladroite sans doute de rendre justice à son immense simplicité. Je l'ai tellement vu écouter patiemment ses interlocuteurs, qui tentent de l'entraîner dans des spéculations métaphysiques, avant qu'il ne s'applique à répondre de manière extrêmement simple et limpide, que j'ai tendance à m'aligner sur sa méthode et sur son rapport essentiel au Soi. Mais on touche ici à la limite de ce que j'ai envie de dire. Rien ne mène au Soi car il est déjà là.

**Il faut revenir au deuxième lien, celui de la sphère aux autres, où il est difficile, dites-vous, de concilier appartenance et autonomie. En exergue des *Tisserands*, vous affichez une citation de John Donne (1572-1631) : "Aucun homme n'est une île, un tout complet en soi, tout homme est le fragment d'un continent"...**

De plus en plus, je me rends compte à quel point le petit moi tout seul n'est rien, à quel point nous sommes interdépendants, à quel point pour aller vers l'indépendance suprême de l'Être profond en soi on a paradoxalement besoin d'aller vers les autres, et de s'aider les uns les autres vers cet objectif de réalisation intérieure. La route du dedans passe aussi, et souvent, par la route du dehors. Mais aujourd'hui, soit les sociétés étouffent l'individu – dans le communautarisme, des





identités fermées ou des systèmes de masse – soit elles brisent les liens de solidarité par la faute d'un libéralisme et du règne d'un dieu argent qui conditionne à la guerre de tous contre tous.

### **Il n'y a plus de tribu, donc il faut recréer un lien de proximité ?**

Il n'y a plus de totem, plus d'église au centre du village, et il me semble très important – et c'est ce que j'avais essayé de faire dans le *Plaidoyer pour la fraternité* – de partir du niveau de ce que les gens peuvent appréhender et de ce qui devient central aujourd'hui, autrement dit la question du lien social, de l'appartenance à un "être ensemble" sans frontières de classes ni de croyances, à des identités, à des repères collectifs, y compris à l'échelle de ce qu'Edgar Morin appelait à la fin des années 1990, une "politique de civilisation". Nous cherchons tous un cap. Un projet de civilisation. Développer cette question du lien social est essentiel non seulement parce qu'elle a une grande dignité spirituelle – ne serait-ce qu'à travers la puissante et pérenne thématique de l'amour – mais aussi parce qu'elle permet de nouer une relation entre l'un et le multiple, entre l'autre et soi, et de se rattacher à des thématiques contemporaines. J'ai le sentiment que c'est le marchepied sur lequel notre société va pouvoir prendre appui pour se respiritualiser. C'est aussi pourquoi j'ai intitulé *Les Tisserands*, "traité de spiritualité politique et de politique spirituelle". On pourrait dépasser les dichotomies modernes entre les affaires spirituelles et celles de la cité. En reparlant du lien social et en montrant sa dimension spirituelle, j'ai l'intuition que l'on peut offrir aux intelligences et aux consciences d'aujourd'hui le moyen de retrouver confiance dans ce lien en remobilisant son fonds spirituel qui lui confère ses vertus. On dépasse la circonscription typiquement moderne du champ sociopolitique en réalimentant ainsi la relation aux autres. Plus largement, je propose

la culture du triple lien – à soi, aux autres, à la nature et à l'univers – comme projet de civilisation, c'est-à-dire comme objectif spirituel et politique au service duquel nous mettons toutes nos institutions, toutes nos forces vives, toutes nos innovations. Convergence de toutes les forces personnelles et sociales, matérielles et immatérielles, vers le haut : l'accomplissement de chaque être humain comme individualité de haut rang, spirituellement éveillée ou accomplie.

**Le sociologue Zygmunt Bauman parle d'un monde devenu aujourd'hui "liquide", où les individus flottent dans l'incertain... Et ce sentiment est encore plus palpable depuis que nous sommes entrés dans l'ère numérique.**

L'objectif, pour ne pas flotter à distance les uns des autres dans le grand vide d'une civilisation sans but, sans projet collectif, c'est de reprendre à se solidariser sans que l'individu y perde sa liberté – mais d'inventer cette sociabilité spirituelle dont je parlais précédemment, dans laquelle tous sont au service de chacun, toutes les forces de la civilisation sont au service de la libération en chacun de l'individualité spirituelle. La difficulté va donc résider dans la question du comment se reconnecter sans reproduire les types anciens de connexion qui nous conduiraient à entrer à nouveau dans un système pyramidal impliquant la soumission – sociale, politique, intellectuelle ou religieuse.

**On rejoint là les idées du "convivialisme" d'Alain Caillé<sup>2</sup> ou de Patrick Viveret, d'ailleurs cité dans votre livre...**

Ma valeur ajoutée, si je puis dire, c'est qu'à partir du fonds de culture qui se trouve être le mien, ésotérique et initiatique, il y a un cœur de réacteur propice à ce renouveau. Avec *Les Tisserands*, j'essaye de réinvestir des matériaux

2. Le convivialisme entend définir les principes d'un "bien-vivre" universalisable qui pourrait aboutir à une offre politique renouvelée. Cf. Alain Caillé, *Le convivialisme en dix questions. Un nouvel imaginaire politique*, Le Bord de l'eau, 2015.



traditionnels, de les mettre en partage afin que la quintessence de nos héritages spirituels – issus des époques religieuses – soit l'énergie fondamentale des transformations du monde qui s'accroissent aujourd'hui et préparent une véritable mutation de la condition humaine.

**La difficulté sera de ne pas tomber dans la parodie et de ne pas inventer un lien avec un gourou qui ne dit pas son nom. Comment le troisième lien, celui à la nature, sera-t-il porté par les Tisserands ?**

Cela va du discours classique de la politique, qui consiste à rappeler que l'on ne doit pas détruire la nature en l'intoxiquant, que l'on doit au contraire la protéger, au discours plus profond selon lequel la vie humaine va devoir apprendre à promouvoir des relations symbiotiques à tous les étages – des échanges équitables entre humains, et avec la nature – ne serait-ce qu'en mettant tout en œuvre pour un progrès biophile, c'est-à-dire une évolution de nos matériaux afin que notre chimie, par exemple, ne soit pas agressive à l'égard du milieu. Mais ce qui me semble primordial, c'est le rapport contemplatif à la nature, dès l'école, parce que celle-ci est une formidable maîtresse de sagesse, la matrice des matrices qui restera "autour de nous" comme une enveloppe protectrice et comme un milieu éducatif aussi longtemps que nous aurons besoin de son enseignement.

**Les Tisserands, autrement dit les acteurs de ces millions de "révolutions tranquilles" qui émergent un peu partout dans le monde, ces "héros modestes" et invisibles que vous sollicitez pour recréer du lien vital, ont donc vocation à restaurer tous ces liens ?**

La situation appelle une réflexion collective dans une multiplicité de forums ou d'agoras, en passant par trois mots ou attitudes que j'avais mentionnés dans *Comment sortir de la religion* : convertir, consacrer et converger. Aujourd'hui,

on a des structures, des institutions, des forces vives, des innovations, des savoirs, des pouvoirs, des techniques et on devrait réfléchir à la meilleure manière de convertir, notamment à l'école, un certain nombre de ces moyens en autant de supports de vie spirituelle, en éléments qui ont un sens spirituel. Une grande spiritualisation du monde est à conduire, dans un sens post-religieux ou méta-religieux. Et puis, on devrait consacrer tous nos "moyens de civilisation", tous nos lieux sociaux (les assemblées de citoyens, les réseaux sociaux, etc.) – au sens ancien où l'on convertissait un lieu profane en un lieu sacré – pour en faire autant de temples hors les murs où, en reprenant l'idée teilhardienne du "tout ce qui monte converge", l'on réfléchisse à la manière de les mettre au service de l'objectif de faire de chaque individu un "cœur de lien". Comme la fameuse "capabilité" d'Armatya Sen, mais portée au plan spirituel, à nous tous d'étudier ensemble les moyens de faire de chaque humain un être capable de bénéficier d'un maximum "de liens qui libèrent" en lui l'énergie spirituelle sans limites que contient son propre cœur, et qui traverse son être en le reliant non seulement au cosmos mais à ce qui est à l'origine même de ce cosmos.

**Dans cette même perspective, vous avez initié, avec la psychothérapeute Inès Weber, un centre spirituel associatif où vous proposez des rencontres ou des conférences. Pouvez-vous nous préciser quel en est l'objet ?**

Oui, c'est le Sésame, un centre de culture spirituelle d'un genre nouveau, non confessionnel, ouvert et libre. Chacun y vient avec ce qu'il est, sans frontières entre athées, agnostiques et croyants. C'est à Paris, les lundis soir, tous les quinze jours. Nous y étudions tous ensemble les thèmes des grandes sagesse philosophiques et religieuses de l'humanité, en nous demandant ce qu'elles ont encore à nous dire aujourd'hui. Quelle est la place de l'homme dans l'univers? Qu'est-ce que se mettre en quête de sens? Comment faire de sa vie un chemin?



Nous invitons des intervenants qui parlent à partir d'une expérience spirituelle vécue, et non pas d'un savoir livresque, nous partageons des temps de silence méditatif, nous lisons et étudions des grands textes – cela va des stoïciens au *Vedânta*, en passant par Karlfried Graf Dürckheim et Fariduddin Attar – chacun étant invité à prendre ce qui l'inspire – à exercer la responsabilité spirituelle d'apprendre à écouter ce qui est en résonance avec son intériorité. Nous essayons d'explorer, de partager et de réinventer une vie spirituelle pour notre temps...

**Comment "consacrer" toute la société actuelle,  
en ce qu'elle a d'ancien et de nouveau,  
y compris tout ce qui n'a pas, a priori,  
de vocation spirituelle ?**

C'est le grand œuvre de l'heure, diraient les alchimistes. Nous avons tous les métaux pour faire de l'or. À nous de les utiliser pour cela. J'ai l'intuition que la matière et le matérialisme du monde actuel sont le matériau parfait – étrangement – pour transformer quelque chose en nous-mêmes. L'inflation prodigieuse de la matérialité depuis quelques siècles ne peut être qu'au service d'un nouvel enfantement, celui de la dimension spirituelle de l'être humain qui, comme toute nouvelle vie, ne peut surgir que de la terre noire, et qui se trouve aujourd'hui sur le point de surgir. Nous vivons en apparence au plus haut d'un temps spirituel. La matière est à nouveau prête à enfanter l'esprit.

